

# Albert BENNER

1827 - 1903

**Pharmacien**

## Éléments biographiques

Albert Benner était le fils de Jean-Georges Benner (1789-1863), boulanger rue des Trois Rois à Mulhouse et conseiller municipal, et d'Anne-Catherine Altenberger (1801-1885).

Il s'est marié avec Elisabeth Schlumberger (1835, Mulhouse-1924, Juan-les-Pins), fille de Jean Schlumberger (1799-1884), dessinateur, quincailler et marchand de chaussures, et d'Elisabeth Weber (1807-1895). Albert et Elisabeth Benner eurent 6 enfants, dont la plus jeune, Elisabeth (1872-1945), épousa à Mulhouse le 21 octobre 1893 le célèbre médecin et diététicien Maximilian Bircher (1867, Aarau - 1939, Zurich).



Elisabeth Benner  
et Maximilian Bircher en 1930

## Notice nécrologique d'Albert Benner

Bulletin de la SIM, 1903, pp. 153-154

Albert Benner fit ses études à Mulhouse et à Strasbourg. Après y avoir passé brillamment ses examens de pharmacien, il se rendit en Allemagne, à Wetzlar, puis à Wangorog (île de la mer du Nord, disparue depuis), ensuite au Havre pour s'y perfectionner comme pharmacien.

Trop jeune encore pour s'établir, et tenté par l'attrait du Nouveau Monde, il s'embarqua comme pharmacien de bord sur un voilier qui doubla le cap Horn et mit plus de six mois pour arriver au Chili. M. Benner s'établit ensuite à San-Francisco, ville en pleine formation où se coudoyaient, dans des rues à peine tracées, les races les plus diverses. Il visita, avec ses amis, les mines d'or du Rio Colorado et du Sacramento, dont il s'essaya à tamiser les sables aurifères. Chemin faisant, il prenait des notes ethnographiques, rassemblant des collections d'armes indiennes, d'objets curieux ou concernant l'histoire naturelle. Il traversa à cheval le Mexique, s'intéressant tout particulièrement à la flore si curieuse de ce pays.

M. Benner s'arrêta quelque temps à Mexico pour y étudier les mœurs du pays, puis il se rendit, toujours à cheval, à travers toute l'Amérique centrale, à Saint-Louis. Un petit bâtiment, portant le nom de Mulhouse, qu'il vit dans ce port, lui donna la nostalgie de son pays et de sa famille.

Sans attendre l'arrivée des caisses contenant les collections qu'il avait rassemblées, il s'embarqua, comptant sur des connaissances pour lui faire l'envoi de ses colis. Ces objets, rassemblés avec tant d'amour et de peine, ne lui sont jamais parvenus, et M. Benner ne rapporta de son voyage qu'un hamac en aloès, un sarap indien et un pistolet, objets qu'il comptait léguer au musée de notre ville.

Rentré à Mulhouse, il créa dans la maison de son père, rue des Trois-Rois, une pharmacie qu'il dirigea avec succès pendant 28 ans. En 1883, il se retira dans sa propriété de Modenheim, et consacra ses loisirs à la botanique, à l'agriculture et à l'histoire naturelle, dont l'étude avait été la passion de toute sa vie.

M. Benner exerça, aussi longtemps que sa santé le lui permit, les fonctions de maire de la commune d'Illzach. Il fut aussi représentant de cette commune auprès du Consistoire de l'Eglise réformée de Mulhouse, membre honoraire des Sociétés contre l'abus du tabac, de la Croix bleue...

D'une grande modestie de caractère, il s'effaçait volontiers tout en sachant à l'occasion prêcher d'exemple.

Membre adjoint du comité d'histoire naturelle de la Société Industrielle depuis 1878, M. Benner s'était chargé de la surveillance de nos herbiers qui, sur sa proposition, ont été installés dans une salle spéciale. Très assidu à nos réunions, il a fait différents rapports et communications relatives à l'agriculture et à la botanique, dont quelques-uns ont été publiés au Bulletin, notamment une intéressante note sur les plantes disparues dans le rayon de Mulhouse.

---

### **RECIT du voyage en Amérique de Jean Benner, pharmacien mulhousien**

par Robert Jaeger, descendant d'Albert Benner

Voici le roman vrai d'Albert Benner, commis pharmacien à Mulhouse où sa famille vivait depuis le XII<sup>e</sup> siècle, possédant des armes parlantes : une gerbe de blé car un ancêtre portait cet emblème sur la bannière de la corporation des agriculteurs de Haute-Alsace.

Brûlé du désir de connaître le vaste monde, il était parti à pied, âgé de 20 ans, sac au dos contenant sa trousse de pharmacien, pour Le Havre où il s'embarquait pour la Californie sur une frégate où se pressait une foule d'émigrants. Longue traversée, passage de la ligne, décès de nombreux voyageurs entassés dans l'entrepont. De San Francisco où il atterrit enfin, le jeune Albert se réembarquait encore pour l'Alaska où la recherche de l'or entraînait des milliers de mineurs acharnés à le découvrir.

Fort de ses connaissances médicales, animé d'un zèle humanitaire qui toujours distingua son caractère, c'est contre la mort des « placers » qu'il lutta, sauvant la vie de nombreux mineurs dans cette région inhospitalière du Klondike. Sa ceinture de cuir bourrée de pépites d'or reçues en récompense de ses bons soins, il revint en Californie avec le désir de traverser le continent américain d'Ouest en Est.

Par précaution d'attaques de Peaux-Rouges il transféra son or par l'achat d'un terrain à San Francisco, bourgade naissante mais promue à un avenir prospère ; puis il traversa les Montagnes Rocheuses à cheval avec deux compagnons : un Français qui fut tué par les Sauvages et un Suisse nommé Simmler qui resta aux Etats-Unis mais correspondit toute sa vie avec lui.

Voyage homérique s'il en fût, car pour traverser à gué les rivières il fallait les remonter parfois sur une grande distance. Aguerri par ce périple d'une année en pays encore vierge, le jeune pharmacien mettant pied à terre à la Nouvelle Orléans où chacun parlait encore le français, il fut pris de nostalgie à la vue du premier vapeur transatlantique nommé « Mulhouse » comme sa ville natale. Ce bateau, mû par une des roues à aubes, peint en blanc avec une longue cheminée noire le ramena sain et sauf au Havre, après avoir bravé la tempête.

Il fit le trajet du retour dans une diligence confortable et reçut un accueil triomphal, non seulement de sa nombreuse famille, mais de la ville toute entière. Reprenant, après cinq années d'absence sa place au laboratoire de son patron, il était admis à courtiser la fille d'un artiste dessinateur de tissus (de ces indiennes qui faisaient depuis cent ans déjà la gloire de Mulhouse). Cette Elisabeth Schlumberger admirait en secret ce vaillant explorateur de l'Amérique. Une nouvelle prodigieuse vint enrichir le voyageur assagi : l'annonce de l'achat à un prix inespéré du terrain de San Francisco pour y bâtir l'Hôtel de Ville de cette cité florissante acheva de transformer en hymen (le 25 août 1859) de longues fiançailles.

Acquérant l'antique officine d'apothicaire de la rue des Trois Rois à Mulhouse, Albert Benner devint un citoyen influent et respecté, préoccupé de progrès social en cette époque où le développement de l'industrie par le travail des machines transforma les classes sociales basses en esclaves du progrès mécanique.

Il acquit en 1875 un vaste domaine à 3km au Nord de Mulhouse et c'est dans une très ancienne ferme du XVIIe siècle, transformée en château de style Louis XIII qu'il éleva sa famille et que furent célébrées, à Modenheim où je suis né en 1890, dans un décor superbe, tous les mariages de parents ou d'alliés, sans oublier les fêtes données aux sociétés de bienfaisance, en partie anti-alcooliques, par ce bienfaiteur de l'humanité aux idées généreuses et à la droiture exemplaire.

C'est là que fut présenté en 1887 un jeune pharmacien nommé Alfred Othon Jaeger charmé par la grâce et les talents en musique et dessin des sœurs jumelles Hélène et Aline, il se décida à briguer la main de la première, ma mère, ce qui fit le chagrin de la seconde, qui refusât par la suite tout mariage pour veiller sur ses parents dans leur vieillesse et participer à l'éducation des trois fils de sa sœur Hélène. Généreuse et sensible c'est elle qui bâtit à Juin les Pins la villa « Eureka », dernier vestige de la fortune de l'aïeul vénéré.

Robert Jaeger.